



A titre particulier

MARIELLE MACÉ
chercheuse en littérature et essayiste

Suivre la piste animale

JEAN CHRISTOPHE BAILLY avait déjà pris le parti des bêtes dans *Le Versant animal* (Bayard, 2007), qui s'ouvrait sur le récit de la poursuite d'un chevreuil que les hasards de sa fuite avaient permis à l'écrivain, en voiture, de tenir un instant sous ses yeux dans la lumière des phares. Bailly avait eu le sentiment de toucher là, l'espace d'un instant, « une autre tenue, un autre élan et tout simplement une autre modalité de l'être ». Ce côtoiement l'encourageait à suivre le frayage de cet animal (comme faisaient les chasseurs et les dessinateurs de Lascaux), à prendre acte de l'idée de vie singulière que la seule existence de cette bête déployait. Le recueil *Le Parti pris des animaux* précise et prolonge un tel mouvement, l'engagement du penseur sur la piste d'existences tout autres que les nôtres.

Bailly rédit ici « la surprise et la joie que les animaux existent », et donc « l'inquiétude face à l'hypothèse de la disparition d'un grand nombre d'entre eux ». Il célèbre la puissance du divers (c'est pourquoi sa question n'est pas celle de l'animalité, mais des bêtes), la façon agile dont les animaux, chacun selon sa loi, écrivent leur différence. Il pose même que le traitement de cette diversité a aujourd'hui valeur de « test » politique, « si tant est que la politique consiste dans la mise à l'épreuve de la capacité à installer dans le vivant des formes d'association susceptibles de tendre des hens et de fournir des seuils ».

Sortir de l'indifférence

Si les animaux n'ont pas la parole, ils ont pourtant en effet « des choses à dire » car une bête est un autre accès au sens – un monde de choses et de gestes que nous ne savons pas faire, pas voir, pas être. Et c'est cette insistance pour sortir de l'indifférence à l'égard de tous ces mondes animaux qui fait la beauté de l'élan de Bailly, élan pour « voyager avec les bêtes, dans les bêtes, dans leurs mondes, dans leurs bulles ». Il ne s'agit pas pour cela de leur donner la parole, mais de reconnaître en chaque animal une « pensée ». « Une hirondelle vaut ici une pensée ou est exactement comme une pensée que nous devrions avoir. Entre autres ». Une pensée, une idée, un mode d'être. Bailly dit aussi : une phrase. Phrases inédites risquées par la vie, faites avant tout de verbes car ce sont les verbes que « les animaux conjuguent en silence » – esquiver, se cacher, s'envoler, bramer, feuler, muer.

Ces phrases rejoignent les bruissements de vie qui attirent partout Bailly : énonces que forment les villes et les pas qui les scandent (*La Phrase urbaine*, Seuil, « Fiction & Cie », 274 p., 21 €), envols qu'il décele dans tout objet, d'où s'élève un récit singulier (la belle édition illustrée de *Sur la forme*, Manuella Éditions, 2013, rappelle ce chant des choses). A vrai dire, je ne lis sans doute pas bien *Le Parti pris des animaux*, le lisant ainsi, car je n'oriente pas assez ma lecture vers les bêtes – mais vers la formule si bien affûtée par Bailly d'une attention aux formes qui font le réel, ou peut s'entendre toute une morale. J'y suis certes encouragée par plusieurs passages du livre. Le souvenir d'*Etre fleuve* (cette œuvre du sculpteur Giuseppe Penone qui reproduit à l'identique une pierre roulée par le torrent), la mention de *l'Encyclopédie de tous les animaux y compris les minéraux* (que Bailly a composée avec son ami peintre Gilles Aillaud), ou encore le rappel des curiosités de Ponge, qui souhaitait nous faire sortir de « la rainure humaine » par tous les moyens : avec le bois de pin, le cageot, le savon. Il me faudrait aller davantage vers la présence animale. Encore un effort ! Et pourtant c'est un bonheur pour le lecteur que d'éprouver dans sa lecture ses limites, et d'espérer à partir d'elle les pulvériser. ■

LE PARTI PRIS DES ANIMAUX,
de Jean-Christophe Bailly,
Christian Bourgois, 132 p., 9 €.